L'ABEILLE.

JOURNAL OFFICIEL DE L'ETAT.

JOURNAL QUOTIDIEN..... $12 / payable d'avance
DITO POUR SIX MOIS..... $7

PAR BULLITT, MAGNE & Cie
No. 91, RUE CHARTRES.

NOUVELLE-ORLEANS:
SAMEDI MATIN, 25 MARS 1843

POUR PRESIDENT DES ETATS-UNIS:

HENRY CLAY.

LES DEPOUILLES MORTELLES de l'honorable George A. Waggaman ont été transportées hier à leur dernière demeure. Le char funèbre a été accompagné par les membres des deux Chambres de la Législature, par une nombreuse escorte militaire et un large concours de citoyens. Le service a été célébré par le révérend M. Wheaton. M. Waggaman avait été l'un des défenseurs de la Nouvelle-Orléans en 1814 et 1815, aussi a-t-il reçu les honneurs militaires. Il a été enterré au cimetière protestant.

Un crime odieux a eu lieu hier vers 4 heures. Un jeune enfant de huit à dix ans, neveu de M. Penarse, professeur, jouait dans l'arrière-cour de la nouvelle maison à trois étages qui se trouve rue St. Charles, près de l'encognure de celle du Canal, lorsqu'un monstre à figure humaine, armé d'un couteau, vint l'attaquer. Le malheureux enfant chercha un refuge dans les prises de la maison; mais l'assassin l'y poursuivit, ouvrit la porte avec violence, saisit la pauvre victime qui était hors d'état de se défendre, et lui fit une horrible blessure au col. A peine le crime fut-il accompli que le meurtrier se sauva; et l'on n'avait pas pu encore le retrouver hier dans la soirée. L'enfant, bien qu'il ait perdu beaucoup de sang et qu'il soit grièvement blessé, ne succombera pas, du moins on l'espère. On se perd en conjectures sur les motifs qui ont pu pousser un homme, quel qu'il soit, à une tentative d'assassinat sur un enfant faible et sans défense. La folie seule pourrait expliquer un pareil crime.

JOSEPH TRICOU, convaincu des crimes de vol et d'incendie, a subi hier la peine prononcée par la loi. L'exécution a eu lieu en face de la geôle de paroisse en présence d'un immense concours de spectateurs parmi lesquels on regrettait de voir un grand nombre de femmes. Pendant qu'on le conduisait à l'échafaud, le condamné paraissait complètement anéanti par la terreur. Il ne s'est ranimé un peu qu'un instant avant le terme fatal: lorsqu'on lui a demandé s'il avait quelque chose à dire, il a juré sur son âme qu'il était innocent, qu'il n'était point entré dans le bureau de M. Hildreth, et que ce n'était point lui qui y avait mis le feu.

Nous nous sommes souvent élevé contre les exécutions publiques, et la scène qui s'est passée hier ne fait que nous confirmer dans notre opinion. Au moment où l'exécuteur, le criminel et le prêtre qui l'assistait montaient l'échelle qui menait à l'échafaud, cette échelle se renversa, et tous les trois tombèrent avec elle. Cette triste circonstance souleva un murmure où se mêlaient la moquerie et l'indignation; elle fit disparaître complètement l'impression morale qu'aurait pu produire le supplice.

La MALLE nous a apporté hier les journaux de New-York du 13, mais elle se trouvait encore en retard de deux jours. Elle nous doit encore trois malles aujourd'hui.

☞ On trouvera sur la première page de la partie rédactionnelle de ce jour, la liste de tous les navires destinés pour ce port.

Une représentation en faveur des habitans de la Pointe-à-Pitre, aura lieu Lundi soir, à l'Amphithéâtre de MM. Robinson & Foster, qui ont offert leur participation à l'œuvre d'humanité entreprise par la population de notre ville. — Nous espérons que le public s'empressera de s'y rendre.

CONCERT DE M. WALLACE. — Ce soir les abords de M. Wallace au public de la Nouvelle-Orléans. Tous les amateurs du beau talent de cet artiste, et ils sont nombreux, vous iront aller l'applaudir une fois encore et donner une dernière marque d'approbation à un homme qui la mérite par son véritable amour de l'art, bien même qu'il ne l'ait pas noblement cultivé par son double et rare talent.

COURSES DE LA LOUISIANE. — Ces courses commencent demain, et tout fait espérer qu'elles seront fort brillantes. La première lutte aura un vif intérêt; elle s'engagera entre un grand nombre de chevaux du Kentucky du Mississipi et de la Louisiane.

DESASTRE. — Nous apprenons avec peine que le beau bateau à vapeur Wm. Robinson, Jr., s'est heurté contre le Chantier, dans cette matière si indomptable qu'il a coulé instantanément. Cet accident est arrivé dans l'après-midi de lundi dernier, sur la rivière de Bigbee, en face de Bragg's Bluff. Le Robinson descendait vers notre ville et avait une cargaison de 670 balles de coton. Aussitôt le choc, un jeune fat tourna vers le rivage, mais avant qu'il fût arrivé, il avait déjà plus de deux pieds d'eau dans la cale. L'arrière est maintenant dessus, sous trente ou quarante pieds d'eau. Au moment du choc, les deux bateaux tournaient rapidement un coude fort serré de la rivière. Le Chantier, ayant un chaland remorqué, souffrit. On dit que le Robinson ne sera entièrement assuré.

Un de nos amis nous a apporté hier les journaux de la Louisiane jusques à la soirée du départ, ceux-ci seulement à son convoi et portaient un crêpe au bras gauche pendant trente jours;

Qu'un comité de deux membres du Sénat et de — membres de la Chambre des Représentans, sera nommé pour veiller à l'exécution des présentes résolutions.

Sur motion de M. Wadsworth, la Chambre consent aux précédentes résolutions. Le comité chargé de veiller à leur exécution, se compose de MM. Hoe et Morse, de la part du Sénat, et de MM. Wadsworth, Boudousquié et Perkins, de la part de la Chambre.

M Brewer, ainsi qu'il en a précédemment donné avis, introduit un bill pour créer un contrôleur des deniers publics.

Sur motion, la Chambre s'ajourne à demain, 10 heures.

CHRONIQUE PARISIENNE.

Paris ....., Janvier 1843.

Depuis longtemps, l'hiver n'avait été aussi brillant que cette année. Les fêtes se succèdent, s'accumulent, et il y a dans le monde une grande et louable émulation pour leur donner du relief et de l'éclat. Une soirée bien composée commence par un concert, de dix heures à minuit; le bal vient ensuite jusqu'à deux heures, et le souper est le troisième acte obligé de cette représentation. Quelquefois, en sortant de table, les intrépides donnent un nouveau signal à l'orchestre; c'est un épilogue ajouté à la trilogie.

Le bon goût et le dilettantisme du maître ou de la maîtresse de la maison se révèlent par le choix des artistes offerts aux invités. Tout le monde est musicien aujourd'hui, les oreilles de l'époque sont devenues très difficiles: on ne saurait plus les satisfaire, comme jadis, avec la sonate d'une demoiselle à marier, et le nocturne chanté par un faux ténor ou par une paire de lunettes d'or. Un simple amateur, fût-il décoré, n'est plus apte à étancher la soif de mélodie qui dévore les salons. Il faut à nos soirées de vrais artistes, des artistes de premier ordre, et c'est un luxe qui n'est pas à la portée de toutes les fortunes.

Ce sujet me donne bon genre est d'avoir les chanteurs du théâtre italien, c'est-à-dire pour cent louis ou mille écus de belles voix. Chaque nouveau programme contre un billet de cinq cents francs, et l'on a, par dessus le marché, les calembours de Lablache et le magnifique aspect de Mlle. Grisi. Il n'y a guère que les princes de la finance qui puissent se permettre d'telles splendeurs.

Au dernier bal donné par M. Rothschild, l'encombrement formé par la file des voitures était tel, que vers neuf heures le passage se trouvait entièrement interrompu dans la rue Laffite et sur le boulvard.

Quelques jeunes gens qui venaient de dîner au restaurant de la Maison-d'Or remarquèrent vainement de traverser la rue; les voitures se touchaient, et il fallait absolument rebrousser chemin, à moins de passer sous le ventre des chevaux. Un de nos jeunes étourdis eut alors recours à un de ces expédiens auxquels ne recule pas le vrai Parisien, et dont on ne s'avise qu'après le dîner. Il se dirigea vers une grosse et respectable berline, ouvrit la portière, déploya le marchepied, entra dans la voiture, abaissa le store de l'autre portière, puis le leva en dehors, ouvrit cette seconde issue et s'élança de l'autre côté de la rue. Ses compagnons le suivirent, et toute la société passa par cette voie. La voiture était occupée par un diplomate appartenant à une petite cour d'Allemagne, et par deux femmes d'une certaine tournure, qui coururent fort stupéfaction; mais le tour était fait avant qu'ils se fussent rendu compte de cette étrange aventure; ils ne comprirent que plus tard, et alors le flegme germanique fit place à une violente colère. En entrant dans les salons de M. Rothschild, le diplomate, avec son air de bonhomie, alla droit au maître de la maison, et à la question: Monsieur, a-t-on pu, au milieu de ce bruit et de cet empêtrement? Comment se serait-elle aventurée aux grossières mascarades interdites par les lois du carnaval? De quel front ose-t-on attaquer à ces costumes exposés de nobles et légitimes femmes? Elle répondit une apostrophe indécente ou une galante provocation, tout qu'on lui répondait par un rugissement terrible qui fit pâlir les plus intrépides. Il n'y avait plus moyen d'y tenir, et le bal masqué, attendu de sa verve chaude, avec transport au cerveau et une incendie, aurait fini par manquer de victimes, si la retraite ne fût devenue générale et n'eût épargné un désordre.

Pour le sauver, il fallait le rappeler à l'ordre et à la modération; c'est ce que réclamaient les gens de goût, mais d'un autre côté, les mauvais turbulens, les galopeurs des Prairies, ne voyaient pas sans dépit que la fête allait cesser. Pour mettre tout le monde d'accord, l'Opéra avait décidé à diviser son vaste domaine entre les deux partis. Les masques ont la salle toute entière pour prendre leurs bruyans ébats; le foyer est réservé à la bonne compagnie, à la décemment, à la contredanse: les hommes n'y entrent qu'en habit de ville, les femmes n'y sont reçues qu'en domino.

Voilà qui est parfaitement entendu. Peut être bien bien n'est-ce pas tout-à-fait une innovation, et il nous semble que ce moyen si simple de tout concilier a déjà été tenté, mais sans succès. La consigne n'était pas assez sévèrement protégée; la garde qui veillait à son maintien ne pouvant pas résister à l'avalanche des masques qui venaient de temps en temps assiéger et envahir le sanctuaire du foyer. Mais cette année, le réglement est officiel et les mesures sont prises de manière à empêcher toute invasion. Le foyer de l'intrigue est donc tout-à-fait libre maintenant, et nous vous dirons par le prochain courrier si les chercheurs d'aventures ont profité de leurs coudées franches.

P. DURAND. (*Siècle.*)

La musique nous envahi de toutes parts: après les albums, viennent les soirées musicales, qui, dans la haute société, puissent, devoir cet hiver faire beaucoup de tort à la danse; au grand regret des amateurs de valses, de galops et de quadrilles, qui n'ont plus que les délices du concert. On ne se contente plus de la musique qu'on entend aux Italiens ou à l'Opéra, la cavatine et le duo ont fait invasion dans les salons; à la vérité, jamais Paris n'avait possédé un si grand nombre de grands talens vocalistes et instrumentistes, du faubourg S^t Germain à la Chaussée-d'Antin, et du faubourg Saint-Honoré au quartier-Saint-George, on se dispute les chanteurs et les musiciens, il n'en faut chaque soir une consommation prodigieuse dans la haute aristocratie, dans la haute finance et dans la haute diplomatie. M. Rothschild enlève les chanteurs à l'ambassadeur de Naples, M. Hope fait une soirée à M. d'Appony, M. Tudot a été obligé de partager ses musiciens avec la comtesse d'Est....., et M. le duc Decazes, la semaine dernière, a retardé son concert à cause de la brillante soirée musicale qui était chez Mme. M. Bénazet. Les chanteurs ne savent à qui entendre: Duprez, Ivanoff, Mme. Damoreau, Mme. Stoltz, Lablache, Tamburini, Ronconi, Antonio Ronzi, ne peuvent pas suffire aux invitations qui leur sont faites; et nous ne parlons ici que des chanteurs, et nous pourrions parler de nos grands instrumentistes, les frères Datis, Sivori et Dizy chock ne sont pas moins recherchés.

Mais ce qui domine toutes les célébrités du jour, c'est Georgio Ronconi, le baryton le plus merveilleux qu'on ait entendu depuis Pellegrini, dans son beau temps. Ronconi est de nouvelle école italienne à qui la France est redevable depuis deux ans, de laquelle notre Théâtre Italien semble mort, c'est à grand peine si les jeunes talens milanais, vénitiens, romains et napolitains peuvent parvenir à se faire connaître en France, quand toute l'Europe retentit de leurs succès. Sous le zèle artistique de M. Bernard, qui a attiré le célèbre Badiali, Ronconi, et qui lui a ouvert ses salons à Paris, en donnant pour lui une soirée où toutes les illustrations artistiques et littéraires avaient été réunies, ce grand chanteur serait encore inconnu chez nous. Grâce à cette brillante introduction, Ronconi a reçu la consécration parisienne, non ne manque plus à sa réputation: Ronconi et le droit de visite, sont, dès ce moment, les deux seules préoccupations de la causerie des salons.

A la dernière soirée de lord Cowley, se trouvait le général russe G....., qui n'était pas venu à Paris depuis 1814. Comme ce général est très en faveur auprès de l'Empereur, un des personnages les plus sérieux du château lui faisait une cour assidue, et l'accablait de caresses et de questions. "Général, lui dit le Courtisan, vous avez dû trouver Paris bien changé—Comment donc, répondit le général G....., je l'ai trouvé effrayant, avec cette ceinture de fortifications, de citadelles, de remparts et de bastions qui semblent vouloir défier l'Europe. Sur-vous bien, monsieur, que dans le cas d'une troisième invasion, vos fortifications pourraient arrêter nos armées peut-être huit jours devant Paris.—Ah! général, lui répondit le vieux maréchal, nous vous croyons fort complaisant sur nos intentions; savez-vous ce que c'est que nos fortifications? c'est tout bonnement la ceinture de l'*Octroi de Paris*.

Le Courrier de la Quotidienne.

Paris, 5 février 1843.

Enfin, avec janvier, la causerie parisienne en a fini pour un an avec les étrennes! Enfin nous sommes débarrassés des bonbons et des confiseurs, de la praline et de la papillote, de la poudre et du rouge! Enfin nous ne verrons plus dans des accès de fureur les femmes percer l'air de leurs aiguilles et lire illustré, de l'album et de la chinoiserie, ridicules minauderies, que les Suisse, les Gérard, les Heuzet et les Claudin nomment faussement des *objets d'art*, qui ne s'élèvent guères au dessus de la valeur de la bonbonnière ou du poignon d'Alençon. Mais la race n'est pas près, où nos amateurs se contentent de carton pierre, de chrysocale et de cuivre galvanisé, pour singer le luxe et la richesse, doit-on être étonné qu'au lieu d'une figure de Pradier on achète un plâtre chez quelque mouleur du faubourg Saint-Antoine, et qu'on aille choisir des bronzes chez un chaudronnier au lieu d'orner son cabinet d'une figurine de Moine ou de Barye; tout cela, au reste, est en harmonie avec une époque où l'on se contente de l'apparence de tout, où M. Pasquier juge la simare de l'Hospital, où M. Barthe s'est assis dans le fauteuil de Malesherbes, où M. Sébastiani se croit aussi maréchal que Turenne, et où M. Jacquemont a les mêmes épaulettes que Kléber.

Au milieu du fatras artistique, que janvier protège de son influence, on distingue quelques compositions qui ne sont pas sans valeur, et qu'il ne faut pas confondre avec les médiocrités du jour de l'an; aussi dans le gombre des quarante albums qui ont paru cette année, il en a trois que nous pouvons citer, comme dignes de quelque attention et de quelque estime. Au premier rang, nous citerons le bel album de Mme. Vardot, de cette Pauline Garcia, aussi célèbre par son jeu que dans ses compositions, et dans lequel on trouve six morceaux que s'honneraient d'avoir signé Weber et Schubert. L'album des frères Ronzi est une des œuvres musicales les plus complètes et les plus distinguées en fait de musique de salon que nous ayons depuis longtemps. Il est écrit et composé dans des conditions d'art très-élevées et digne de la réputation de ces deux artistes célèbres. Enfin dans le genre gai, spirituel et gracieux, on peut recommander sans crainte de se compromettre, l'album de M. Adrien Bérat, qui, dans la musique légère, se place au premier rang des compositeurs de salon.

☞ Il n'y a rien de plus imprudent et de plus dangereux que de négliger un rhume. Aussi un de personnes ont été atteintes de consomption par suite d'un rhume très léger qu'elles avaient négligé de traiter. A présent, lecteur, à la première apparence d'un rhume, nous vous conseillons de vous procurer le Baume de Morshound et Liverwort, de Allen chez COMPTOIR & ROBB, 25, rue des Magasins, qui vous soulagera à l'instant et vous prolongera, peut-être votre existence pour longtemps. Quoiqu'il en soit, si vous négligez cet avis, vous pourrez bien vous en repentir, mais il sera trop tard. (Chronicle.)

COMMERCIAL.

NOUVELLE-ORLEANS:
Vendredi soir, 24 mars 1843.

L'état général des marchés n'a pas changé, seulement il a régné plus d'activité dans les affaires. Les opérations en cotons ont été très importantes, et les prix n'ont été que rarement affectés par les nouvelles d'Europe. Vers la fin de la semaine prochaine nous pourrons compter recevoir d'autres nouvelles par la steamer de Boston du 1.

Les transactions en sucres ont été fort limitées, et les affaires du dehors n'en n'ont pas beaucoup souffert. Le fleuve est toujours au moins niveau.

COTON—Arrivé depuis le 20 du courant: de Louisiane et Mississipi 2,812 balles; Tennessee et North Alabama 2,079, Arkansas 337, Lac 356, Mobile 31: Ensemble 19,307 balles. Exporté dans le même espace de temps: pour Liverpool 17,157 balles, Havre 3,100, Boston 709, New York 100, Bates 90, Baltimore 21, Providence 130: ensemble 21,311 balles, ce qui fait une diminution dans le stock de 11,004 balles et laisse en mains y compris ce qui se trouve à bord de navires non encore expédiés aujourd'hui, un stock de 178,749 balles.

ETAT DU COTON.

1842 Septembre 1er. Stock en mains,		4,429
Reçu depuis trois jours,	12,207	
Anterieurement,	850,793	863,197
		867,626
Exporté depuis trois jours,	23,611	
Anterieurement,	670,475	693,986
Stock en mains		173,740

Les nouvelles depuis un long temps attendues par le dernier *Western* nous sont parvenus mercredi matin, leur contenu n'était pas des plus favorables. Le marché au coton de Liverpool a baissé de 1/8 dans les qualités inférieures. Au Havre, les affaires sont on ne peut plus mauvaises, la spéculation est à terre, et les prix ont baissé de 5 francs par 50 kilogrammes pour toutes les espèces. Le seul article qui ne fut pas dans des accès de frayeur fut le coton Egyptien, pour lequel il y avait une demande très active, et qui se vendait à 1 penny par livre de plus que le coton de la Nouvelle-Orléans. Les ventes de la semaine ont été de 30,000 balles, dont 10,000 balles ont été achetées par les spéculateurs et 2,000 balles pour l'exportation. Les ventes ont été plus actives, les ventes se sont élevées à 40,000 balles, dont 10,000 balles ont été achetées par les spéculateurs et 5